

Le Roman Canadien
LA BELLE DE
CARILLON

Roman
Canadien
Inédit.

Par
Jean
Féron



25¢

25¢

Editions Edouard Garand, Montréal.

La Belle de Carillon

Jean Féron



Éditions Édouard Garand, Montréal, 1929

Exporté de Wikisource le 18/10/2018

Beauceville

FÉVRIER 1929

Montréal

LA BELLE DE CARILLON

Roman canadien inédit

PAR

JEAN FÉRON

Illustrations d'Albert Fournier



Publié par

« **LE ROMAN CANADIEN** »
Éditions Édouard Garand
1423, 1425, 1427, rue Ste-Élisabeth
Montréal

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre I — Le gant jeté et relevé

Chapitre II — La rencontre

Chapitre III — Bagarre

Chapitre IV — L'accusé

Chapitre V — L'ennemi approche

Chapitre VI — Où l'amitié pourra se changer en haine

Chapitre VII — Premières escarmouches

Chapitre VIII — Isabelle

Chapitre IX — La démence d'Isabelle

Chapitre X — La fusillade

Chapitre XI — La voix du canon

Chapitre XII — L'entrevue

Chapitre XIII — La bataille

LA BELLE DE CARILLON

par *Jean Féron*

Illustrations
d'Albert Foutrier



LE GANT JETÉ ET RELEVÉ

On entrait dans la troisième année de la Guerre de Sept Ans qui allait coûter si cher à la France et dont l'Angleterre allait tirer de larges compensations.

Au printemps de 1758, tandis qu'une flotte anglaise d'au-delà de cent cinquante navires, sous les ordres de l'amiral Boscawen, voguait vers Louisbourg pour faire le siège de la place et l'emporter, le général anglais Abercromby se dirigeait vers la frontière canadienne, par voie du Lac Saint-Sacrement, avec plus de quinze mille hommes, une quantité énorme de bagages et un formidable matériel de campagne et de siège. Cette armée monstrueuse à elle seule était la plus grande menace de toutes les années d'épreuves et de combats qu'avait vécues la Nouvelle-France. Et si l'on ajoute une deuxième armée de sept mille hommes qui par l'Ohio gagnait Détroit et les Grands Lacs pour s'emparer de postes importants qu'y défendaient seulement quelques bataillons de Français et de Canadiens, nous avons une juste idée des dangers qu'offrait cette invasion. Encore une fois, la France se voyait contrainte de lutter, pour la sauvegarde de ses colonies, contre un ennemi dix fois supérieur tant par le nombre de ses combattants et de ses navires de guerre, que par la fécondité de son trésor national et la productivité de ses industries.

À ce moment, les maîtres de la France s'enlisaient dans un

gâchis qui ne pouvait manquer d'amener de terribles et d'irréremédiables catastrophes. Louis XV, roi, trop pris par les affaires intérieures ou trop préoccupé par ses plaisirs et devenu le jouet d'une cour frivole qui voulait « les plaisirs avant les affaires », abandonnait les choses de l'extérieur à des ministres incompetents ou trop empressés à grossir leur fortune et à l'assurer contre les revers de l'avenir. Berryer, secrétaire de la marine royale, avait coutume de dire aux courtisans de son entourage : « La fortune ne favorise un homme qu'une fois dans sa vie ; c'est à cet homme d'en savoir profiter. » Et Berryer en profitait si bien, et les autres ministres et courtisans savaient si bien en profiter, que le trésor national se trouvait ruiné. Les agents anglais qui espionnaient la cour effrénée de Versailles en tiraient des renseignements précieux pour leur pays, et l'Angleterre, qui possédait encore cet avantage de mieux connaître la France et ses affaires que celle-ci ne connaissait sa rivale d'Outre-Manche, mettait à profit toutes les circonstances qui s'accumulaient en sa faveur. Bref, tandis que la France s'amusait ou se laissait aller à l'insouciance, l'Angleterre travaillait.

C'est pourquoi la France, trop imprévoyante et incapable de fournir à temps les secours et appuis nécessaires à ses colonies, allait éprouver un premier et dur revers par la perte de Louisbourg dont les Anglais allaient s'emparer, mais non sans que ses défenseurs eussent fait preuve du plus grand courage et tenu jusqu'aux dernières extrémités. La chute de Louisbourg pouvait être funeste à toute la Nouvelle-France ; mais la patrie canadienne fut sauvée une fois encore grâce à la prodigieuse victoire que remporta, à Carillon, le général Montcalm à la tête

d'une petite armée fort mal équilibrée dans ses cadres et très médiocrement équipée. Cette victoire fut, en effet, si prodigieuse que, non seulement les soldats, mais aussi les généraux l'imputèrent à la protection de la Providence.

Et, de vrai, contre la formidable armée d'Abercromby, Montcalm n'avait à opposer que trois mille cinq cents combattants, dont quelques bandes de sauvages très indisciplinées. Les forces régulières, soldats de France pour la plupart, ne comptaient que dix-huit cents hommes et d'une discipline relâchée. Le reste de l'armée — et l'on pourrait dire avec plus de vérité la moitié de cette armée — était formée par des régiments des milices : paysans, commerçants, trappeurs et artisans canadiens. Mais si l'expérience des choses de la guerre chez ces derniers était très inférieure à celle des soldats réguliers, ceux-là l'emportaient de beaucoup sur ceux-ci par le moral et l'endurance. C'est pourquoi cette belle victoire, mais sans dédaigner la belle conduite des soldats de France, peut être mise au crédit des Canadiens dont Montcalm lui-même et ses principaux officiers reconnurent le courage et la bravoure. À la vérité, l'on ne saurait affirmer que les Canadiens, sans l'appui des soldats français, eussent pu gagner cette bataille contre une armée ennemie qui se totalisait par cinq fois leur nombre.

Ce fut le 30 juin de cette année, 1758, que la petite armée de la Nouvelle-France, commandée par Montcalm, Lévis et Bourlabaque, prit position entre le Fort Carillon et le Lac Saint-Sacrement. Ce même jour, l'armée anglaise campait près du Fort George à la tête du Lac Saint-Sacrement, et l'ennemi achevait de construire un nombre considérable de berges sur

lesquelles il allait s'embarquer bientôt pour gagner Carillon.

Montcalm, qui n'ignorait pas le nombre et la force de l'ennemi, ne perdit pas de temps : de suite il ordonna de redoutables travaux de retranchements et de défenses entre le Fort Carillon et le Lac Saint-Sacrement. Ces retranchements étaient faits d'abatis d'arbres entrecroisés en tous sens et d'une hauteur variant de cinq à six pieds. Ils formaient une suite de barrages d'une grande solidité derrière lesquels, par surcroît de précautions, on avait creusé des tranchées d'une profondeur de deux pieds. Les combattants se trouvaient ainsi si fort bien abrités contre les projectiles ennemis, et à cet avantage ils joignaient celui de pouvoir sans grand danger pour eux-mêmes, par des meurtrières ménagées dans les barrages, causer bien des dégâts à l'ennemi. Le général français avait encore ordonné qu'on abattit une bonne étendue des bois qui couvraient le terrain entre le camp retranché et le Lac Saint-Sacrement, de sorte que l'ennemi serait contraint de se mettre à découvert pour tenter l'assaut du camp, puis celui du Port. Ce dernier se dressait sur les hauteurs qui surplombaient la petite rivière La Chute, et dans le Port, Montcalm avait laissé une garnison de quelque trois cents hommes chargés de veiller sur les magasins de l'armée, et aussi de ravitailler les régiments français et les bataillons canadiens dans leurs retranchements.

.

Au cours de la matinée du premier juillet de cette même année, c'est-à-dire le lendemain de l'arrivée de l'armée, si nous entrons dans le Port Carillon, nous assistons à une scène qui ne saurait manquer d'intérêt, attendu qu'elle allait être le prélude d'événements tragiques. La scène se passait sur une

petite place où se trouvaient les magasins, et elle avait pour acteurs un officier français et un officier canadien, et pour spectateurs quelques miliciens et soldats de la garnison. Elle avait aussi des spectatrices... deux femmes qui, un peu plus loin, demeuraient immobiles, bras dessus bras dessous, et très inquiètes de la tournure que pourrait prendre l'incident. L'une de ces femmes était une jeune fille de pas plus de seize ans, blonde, délicate, menue. Son petit visage tout rose, éclairé de yeux bleus très doux, se trouvait ombragé par les larges bords d'un chapeau de paille rose enrubanné de blanc. L'autre femme était d'un âge plus avancé, mais jeune encore, d'une taille plus haute et plus forte et presque aussi blonde que la jeune fille. Elle était coiffée d'un chapeau de paille bleue, et, pour mieux se protéger, elle et sa compagne, contre les ardeurs du soleil, elle tenait dans sa main droite une ombrelle de soie noire toute déployée. Ces deux femmes portaient des toilettes claires et presque identiques, et à les voir ainsi on les aurait prises pour deux sœurs ; mais elles n'étaient pas les deux sœurs : la plus âgée était M^{me} Desprès, femme du commandant du Fort, et l'autre était sa fille, Isabelle. La mère et la fille, en compagnie du commandant, se promenaient ce matin-là dans le fort, lorsque des miliciens canadiens étaient venus chercher certains outils dont ils avaient besoin pour le travail des retranchements. Mais comme il était nécessaire de porter une réquisition signée par l'un des trois chefs de l'armée pour tirer quoi que ce fût des magasins, et vu que les miliciens n'avaient pas telle réquisition, mais uniquement un ordre de leur capitaine, le commandant du fort les avait renvoyés sans les outils requis.

Peu après les mêmes miliciens étaient revenus, mais cette fois ils étaient accompagnés de leur capitaine. À la vue de l'officier canadien, le commandant avait laissé ses deux compagnes à l'écart et s'était avancé, hautain, à la rencontre du capitaine canadien que suivaient un lieutenant et quatre miliciens.

Disons ici que le commandant Desprès était un homme d'une cinquantaine d'années qui, sans être de la noblesse française, affectait des airs de gentilhomme de haute lignée. Toujours richement vêtu, fier, vaniteux, hautain, portant l'épée en verrou, il se posait comme un esprit supérieur et un maître absolu dans le Fort. Militaire de peu de valeur, il avait obtenu, pour la durée de la présente campagne, le poste de commissaire des magasins du roi par l'influence de l'Intendant-Royal, François Bigot, dont il était une des créatures. Montcalm, à ce titre de commissaire, avait ajouté celui de commandant du Fort, et ce double titre avait suffi pour gonfler au suprême degré la vanité de cet homme. Comme trop d'officiers français de cette époque, Desprès se plaisait à exercer son mépris à l'égard des officiers canadiens dont il mésestimait injustement et méchamment la valeur, et rien ne le réjouissait autant que d'humilier les Canadiens qui l'approchaient. Aussi, en voyant paraître le capitaine canadien, se promit-il avec une joie secrète de lui faire son compte de la belle façon. Et il allait du haut de son personnage important apostropher le capitaine, lorsque celui-ci le devança brusquement et sur un ton qui n'avait pas l'air commode.

— Monsieur, avait dit le capitaine sans préambule, mon lieutenant se plaint que vous lui refusez les outils dont il a

besoin lui et ses hommes pour le travail des retranchements, et je viens vous demander les raisons de votre refus.

Le commandant était demeuré sur le coup quelque peu estomaqué. Mais, retrouvant tout son orgueil, il se mit à toiser d'abord son interlocuteur avec le plus profond mépris.

Léandre Valmont, tel était le nom du capitaine canadien, était un jeune homme d'une trentaine d'années, de grand talent et d'une belle bravoure. Entré dans les milices dès l'âge de dix-huit ans, il s'était fait remarquer aussitôt par sa bonne conduite et son courage dans les escarmouches de la frontière. En peu de temps il avait franchi les sous-grades pour arriver à celui de capitaine de bataillon. Montcalm le tenait en une particulière estime, et il aimait à lui confier des postes importants dans les combats. Valmont s'était toujours montré digne de la confiance de son chef. À de nombreuses qualités le jeune canadien joignait encore celle d'entraîneur d'hommes, et les miliciens qui se trouvaient sous son commandement lui étaient obéissants et dévoués jusqu'à la mort. De belle et d'élégante taille, Valmont, quoique fils de paysan, possédait une telle distinction de manières qu'on l'aurait pris pour un gentilhomme. Pour tout dire, c'était un de ces beaux soldats qui attirent malgré eux les regards des jeunes filles et font soupirer bien des cœurs.

Si Léandre Valmont avait fait soupirer des cœurs, il s'était bien gardé de n'en choisir et prendre aucun. Dès l'âge de vingt ans, il aurait pu prendre une compagne qui n'eût pas manqué de le rendre heureux. Mais il avait préféré demeurer célibataire à cause du métier, non pas qu'il songeât à rester seul toute sa vie, mais il voulait attendre encore... attendre que la paix fût

établie pour longtemps entre la France et l'Angleterre. Au reste, il avait encore son père et sa mère, pauvres cultivateurs, à qui il donnait la plus grande partie de sa solde de capitaine. Il est vrai que son grade, ses belles manières et son physique passable auraient pu lui faire trouver femme dans la grande bourgeoisie, mais pour arriver là il lui aurait fallu se mêler à la société des courtisans, chose qui lui répugnait. Car Valmont ne portait pas l'étoffe du courtisan, et il trouvait d'ailleurs qu'il y en avait déjà trop de ces officiers qui faisaient antichambre chez les hauts fonctionnaires dans l'espoir d'obtenir de l'avancement ou quelque poste à fortes prébendes. Au reste, sa solde pour le moment lui suffisait, et il est certain que le jeune capitaine ne désirait d'autre avancement que celui dû à ses seuls mérites.

Brave et courageux, ainsi que nous l'avons dit, Valmont, cependant, n'était pas un téméraire. Réfléchi et de sang-froid, il aimait à examiner les dangers avant de les affronter, non pas tant par crainte pour lui-même que pour la protection de ses subordonnés. Avant de lancer ses hommes à l'attaque il étudiait soigneusement le terrain et les manœuvres de l'ennemi, et quand il jugeait le moment venu il donnait le signal et lui-même et le premier se jetait à la tête de l'ennemi. Il va sans dire que, obéissant et fidèle à la consigne, il exécutait à la lettre les ordres de ses chefs, et s'il usait d'initiative dans les engagements, c'était par l'impossibilité de communiquer avec les officiers supérieurs. Aussi chaque fois qu'il avait usé d'initiative avait-il été assez heureux de s'en tirer à la plus grande gloire des armes canadiennes. Et ses chefs, le connaissant, lui abandonnaient volontiers cette initiative dans

les détails du combat, certains que Valmont travaillerait ferme pour acquérir sa part de victoire. C'est pourquoi, la veille de ce jour, le général Montcalm avait assigné au capitaine canadien le poste le plus important dans la ligne des retranchements et des défenses, et lui, le capitaine, et tout en donnant l'exemple, avait mis ses hommes à l'œuvre. Mais bientôt on avait manqué de certains outils et plusieurs hommes demeuraient les bras croisés. Le capitaine dépêcha aussitôt son lieutenant, Bertachou, avec quatre miliciens pour rapporter du Fort les outils qui manquaient. Bertachou et ses hommes avaient été renvoyés les mains vides.

— C'est bien, dit Valmont quelque peu mortifié, venez avec moi, je saurai bien vous faire livrer ces outils.

Nous savons comment il s'était présenté au commandant du Fort, en lui demandant sur un ton décidé les raisons de son refus de livrer les outils.

Interloqué d'abord par le ton plutôt agressif du jeune homme, le commandant l'avait ensuite toisé avec quelque mépris, puis il avait répliqué avec hauteur :

— Capitaine, je comprends fort mal cette démarche de votre part. Vous n'ignorez pas les règlements qui spécifient que nul outil ne sera livré que contre réquisition signée par l'un des trois chefs de l'armée.

— Oui, mais sachez que les trois chefs sont partis en excursion pour examiner le pays environnant, et sachez aussi que nous avons besoin d'outils, attendus que dix de mes hommes se trouvent inactifs.

— Ce n'est pas ma faute, répliqua le commissaire avec un

léger dédain. Attendez que soit revenu le général.

— Et s'il ne revient qu'à la nuit ?...

— Attendez à la nuit, sourit ironiquement Desprès.

Valmont tremblait de colère.

— Et vous croyez que dix de mes hommes vont demeurer à rien faire ?

— Ce ne sont pas eux qui s'en plaindront, j'imagine.

— Et les retranchements que nous avons ordre de compléter aujourd'hui ?

— Bah ! vous les finirez demain !

À la fin, il y avait de l'impertinence chez le commandant du Port, et le capitaine Valmont en sentait toute l'injure. Il essaya encore de se maîtriser et répliqua :

— Parfait, nous les finirons demain ces retranchements. Mais s'il est quelqu'un de blâmé ce soir parce qu'ils n'auront pas été complétés, ce ne sera pas vous ?

— Certainement non !

— Oh ! décidément, Monsieur, s'écria Valmont hors de lui cette fois, vous êtes insupportable !

Le commissaire pâlit et ordonna sur un ton menaçant :

— Capitaine, à votre poste ! Ce soir, je vous rapporterai à votre général !

— Ah ! ah ! se mit à rire Valmont... Et vous pensez que je ne vous rapporterai pas, moi ? Mieux que cela, Monsieur, je demanderai votre renvoi, car vous ne remplissez pas les devoirs de votre charge.

— C'est assez ! cria le commandant en colère. Allez-vous-en !

— Je ne m'en irai pas, riposta Valmont, que vous ne m'ayez livré les outils que je réclame.

— Vous ne les aurez pas !

— Je les prendrai par la force !

— Prenez garde, Capitaine !...

— C'est à vous de prendre garde, rétorqua le capitaine Valmont. Observez qu'ici vous êtes le serviteur d'une armée, et non plus celui d'un intendant-royal débonnaire qui, il me semble, prend sous sa protection un peu trop d'imposteurs.

Cette cinglante réplique fit bondir le commissaire qui voulut souffleter le Capitaine. Mais celui-ci évita la main qui s'était levée sur lui. Il tira son épée, marcha résolument à la porte du magasin et commanda à ses hommes :

— Venez et prenez les outils qu'il vous faut ! Le premier homme qui s'interposera fera connaissance avec cette lame !

L'affaire prenait une tournure grave. Plus loin, les deux femmes, spectatrices silencieuses jusque-là, jetèrent une exclamation d'émoi, mais elles n'osèrent intervenir. Très livide et le cœur dévoré par la rage, le commissaire jeta les yeux sur les quelques soldats de la garnison qui avaient été témoins de cette altercation, et il sembla qu'il allait leur donner l'ordre de s'opposer à l'audace de Valmont et de ses gens. Mais il eut peur, probablement, de donner un tel ordre. D'ailleurs, les quatre miliciens et le lieutenant qui les commandait n'avaient pas bougé à l'ordre de leur capitaine, stupéfiés qu'ils étaient eux-mêmes par l'audace de ce dernier.

En effet, c'était pour Valmont se rendre maître de la place, à moins qu'il n'eût voulu seulement par une sorte de téméraire bravade intimider le commandant. Mais le capitaine était loin de songer à faire une simple et stupide bravade, il était venu chercher des outils dont ses hommes avaient un pressant besoin, et il les prendrait bon gré mal gré.

—Allons ! Bertachou, cria-t-il, viens prendre ces outils.

Bertachou, le lieutenant de Valmont, était un grand gaillard dépassant la cinquantaine, soldat de métier et ayant à son actif plusieurs campagnes en Europe. Depuis une dizaine d'années il guerroyait avec les troupes coloniales en Amérique. Un jour, dans une rencontre sanglante sur les frontières de l'Ohio avec des Sauvages qui avaient été soudoyés par les Anglais, Valmont, alors simple lieutenant, avait sauvé la vie à Bertachou. Celui-ci avait juré au jeune canadien une reconnaissance éternelle, et plus tard, quand Valmont fut nommé capitaine d'un bataillon de miliciens, Bertachou obtint qu'il fut porté lieutenant du nouveau capitaine. Et depuis ce jour, Bertachou avait dit qu'il mourrait plutôt que de quitter le bataillon de son capitaine. Sans instruction et sans initiative, Bertachou n'avait jamais pu dépasser le grade de lieutenant. D'ailleurs, il ne s'en plaignait pas. D'une vigueur et d'une souplesse extraordinaire pour son âge, brave et courageux, à cheval sur la consigne, le lieutenant Bertachou était un des plus beaux types de soldat de cette époque. Il était en outre joyeux camarade, d'esprit jovial et aimant le mot pour rire. Seulement, comme il était célibataire et ne se connaissait plus aucun parent vivant, il dépensait sa solde libéralement... mais il la dépensait surtout à boire. Oui, il aimait à boire... à boire à

ventre ouvert. C'était son unique défaut. Il est vrai de dire que, à cette époque reculée, le plaisir de boire et de boire plus qu'il n'était raisonnable était assez commun parmi la soldatesque. Cela peut être dû aux terribles misères que les soldats devaient supporter, surtout dans les longues et interminables excursions à travers le pays, et à de longs mois d'abstinence. Souffrant de la faim et de la soif, brûlés par le soleil, trempés par les pluies, fouettés par les vents d'hiver, les soldats, au retour d'une de ces mortelles campagnes ressemblaient souvent à des loups affamés. Ils mangeaient et buvaient, festoyaient le plus possible avant de repartir pour la guerre. Or, comme ils étaient presque toujours en guerre, soit contre les Anglais, soit contre les Indiens, et comme ils n'avaient le plus souvent que de courts répit, ils profitaient des bons moments qui s'offraient à eux. Oui, comme bien d'autres, comme tous les autres, Bertachou buvait, mais il était toujours au poste. Rarement on l'avait vu ivre-mort, et pourtant il avait à son crédit de prodigieux faits de bouteilles. Il faut croire qu'il était particulièrement charpenté pour tenir contre la boisson. Ce n'était pourtant pas un géant, quoiqu'il fût de bonne taille. Il atteignait près de six pieds, mais il était mince et excessivement maigre. Les os lui perçaient la peau, comme il disait lui-même. Sa figure brûlée par les soleils et les vents du Nord était longue et famélique. Ses joues très creuses faisaient ressortir les pommettes et surtout le nez qui était très long, très gros et très busqué. Sans ses yeux noirs, vifs et perçants, souvent pétillants de malice, il eût été laid. Voilà, brièvement, ce qu'était l'un des principaux personnages de cette histoire.

Bertachou, comprenant enfin à l'ordre de son capitaine que

celui-ci ne voulait nullement faire montre de simple bravade, répondit :

— Dame ! puisque c'est le seul moyen de s'outiller... Allons ! les enfants, cria-t-il, en se tournant vers les quatre miliciens, que le diable emporte Monsieur le Commissaire et... aux armes !

Et il entraîna les miliciens.

Le commissaire se rapprocha de Valmont et, lui dit sur un ton concentré :

— C'est bon, faites votre besogne ; mais observez que cet outrage ne peut rester sans réparation, et n'oubliez pas qu'un petit capitaine canadien a fait publiquement affront à un officier supérieur de l'armée du Roi de France et à un gentilhomme,

Le capitaine se mit à rire.

— Vous, un gentilhomme ?... En ce cas, je le suis aussi et... à vos ordres, mon gentilhomme !

Et Valmont s'inclina avec une politesse moqueuse.

— C'est bien, Capitaine, je vous prends au mot. Ce soir, à huit heures, après le coucher du soleil.

— À votre aise. Quel endroit ?

— Il y a non loin d'ici une clairière où vous serez très bien pour mourir !

— J'y serai, Monsieur, car il me fera grand plaisir de débarrasser l'armée et le pays d'un rogneux.

— C'est bien, à ce soir, manant ! rugit le Commissaire en pirouettant pour aller retrouver les deux femmes. Celles-ci

n'avaient pas compris toutes les paroles qui avaient été échangées entre les deux officiers, mais aux gestes elles avaient aisément deviné comment l'affaire allait tourner. Aussi essayèrent-elles de faire revenir le commissaire sur son projet, mais lui, presque fou de rage, ne voulut rien entendre, et brusquement il entraîna ses deux compagnes vers le logis.

Valmont, tout en remettant son épée au fourreau, souriait.

— Diable, Capitaine, fit Bertachou, j'aime bien à vous voir sourire et j'admire surtout votre belle conduite à la face de ce cafard, mais il y a une chose que je sais bien et que vous ignorez probablement...

— Voyons, Bertachou, dis-moi vite cette chose que tu sais et que j'ignore !

— Celle-ci : ce sacripant de Commissaire tire comme un enragé qu'il est ! Il passe pour un duelliste de première force.

— Tant mieux, répliqua Valmont en riant. Lorsque je me bats, j'aime des ennemis de valeur. Il est vrai que je ne suis pas très fort au jeu de l'escrime, mais tout de même, Bertachou, crois-moi, je me sens capable de lui donner une leçon.

— Ne vous y fiez pas trop, Capitaine, car je le connais un peu ce Desprès...

— Un gentilhomme ?...

— C'est lui qui le dit, se mit à rire Bertachou. Non, pas plus gentilhomme que mon pied gauche, mais sorte de rastaquouère qui sait manier une lame et connaît tous les secrets du métier. Tenez, Capitaine, voulez-vous mon idée ?

— Voyons toujours !